

poésie

L'abattoir c'est chez nous

Fiorella Boucher

MÉMOIRE
D'ENCRER 

L'abattoir c'est chez nous

Fiorella Boucher

L'ABATTOIR C'EST CHEZ NOUS

MÉMOIRE D'ENCRIER

PROLOGUE

Angela me reçoit en 2019 chez elle, à Capiatá, souriante, aimante : « Mi niña hermosa, ¡te extrañé tanto ! Ma jolie fille, tu m'as tellement manqué ! » Je repense à nos matés avec *ka'a he'ë*, aux multiples *opaa* collectionnés dans une journée, et son rire moqueur de m'entendre mal prononcer les mots en guaraní.

Avant d'aller au Paraguay, plusieurs membres de ma famille me déconseillaient de faire ce voyage. *Pour quelqu'un comme moi, ce n'est pas intéressant de s'y rendre, voire dangereux.* Ainsi, visiter ma grand-mère était une façon de revenir sur mon passé et me dire *oui à l'enfant que je suis, oui à toutes mes identités.*

Je n'ai pas fait le vol Canada-Paraguay.

J'ai marché. J'ai marché et toute cette distance, et mon passé-présent. Ce faisant, j'ai remué le comment. Comment nommer d'où je viens alors que le chez-nous se brouille, se cache dans tout ce que je suis d'autre, change de langue,

de couleur et de pôle ? Entre ma grand-mère et moi, il y a le Paraguay, l'Argentine et le Canada, il y a nos récits de déracinement gardés dans le ventre où que l'on soit.

J'ai souvent cueilli ces récits par le silence, parce qu'en se racontant, on témoigne aussi de tout ce qu'on a perdu, parce que c'est douloureux. Alors, en jouant avec les mots, j'ai cherché à habiter un silence plus lumineux.

L'abattoir c'est chez nous est mon récit familial ancré dans la perte d'identité et la recherche d'un chemin où s'appartenir. L'abattoir au sein de la famille, c'est la figure patriarcale-coloniale qui me force à préciser : « Ma grand-mère, ma mère, c'est ma famille aussi. » Le nommer me permet de construire un véritable chez-nous, c'est-à-dire un foyer où *famille* inclut l'*autre* dans son entièreté. En accueillant les moments où je n'ai pas eu les bons outils pour le faire et ceux qui viendront, j'espère mieux embrasser les êtres qui m'ont portée et qu'à mon tour je porte.

J'écris pour pleurer la mort de ma grand-mère, pour les rassemblements au-delà des frontières. J'écris pour pouvoir dire à ma mère :

Aquí, tu niña. Ves piko. No he olvidado de donde vengo.

— Ici, ta fille. Vois-tu ?

Je n'ai pas oublié d'où je viens.

Fiorella Boucher

à ma première poète
Griselda
a tu madre libre

